NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

102 N° 4 1980

Évolution démographique et conscience morale

Clément MERTENS (s.j.)

p. 519 - 538

https://www.nrt.be/es/articulos/evolution-demographique-et-conscience-morale-1011

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Evolution démographique et conscience morale

La croissance de la population mondiale est certainement un des « signes » les plus importants de notre temps ; elle est, en un sens, primordiale. Elle est, en dépit des temps d'arrêt, voire de régression, une constante de l'histoire humaine. Faute de documents adéquats, il est difficile d'en donner la mesure pour les siècles passés et, aujourd'hui encore, pour certains pays. Des auteurs sérieux en ont toutefois proposé des estimations [1]. Au début de la civilisation agricole, il y a quelque dix mille ans, la terre aurait compté de cinq à dix millions d'habitants. A l'époque du Christ, ils auraient été environ trois cent millions. Au fur et à mesure que l'on avance, les bases d'estimation s'améliorent et l'on voit la croissance s'accélérer. Voici des chiffres approximatifs pour les 350 ans qui nous sont les plus proches.

Année	Population en millions	Nombre d'années requises pour le doublement
1650	500	—
1830	1 000	180
1920	2 000	90
1961	3 000	—
1976	4 000	56
2000	6 000 (projection)	39

Nous verrons plus bas qu'il y a, au sein de cette évolution globale, d'importantes différences entre les pays et les régions. Pour le moment, nous nous poserons la question : cette croissance a-t-elle une signification, une valeur morale ?

Multiplication des hommes

Il importe de remarquer que des mots tels que « nombre », « multiplication », sont à la fois très inadéquats et indispensables lorsqu'il s'agit des hommes. La multiplication, la quantité, est répétition

1. Pour une étude critique, on pourra se reporter à J.-B. DURAND, *Historical Estimates of World Population. An Appraisal*, dans *Population and Development Review*, Sept. 1977, 253-296.

Pour plus de détails, et notamment pour l'histoire démographique des différents pays ou régions, voir l'ouvrage capital de M. REINHARD, A. ARMENGAUD & J. DUPÂQUIER, *Histoire générale de la population mondiale*, 2e éd., Paris, Montchrestien, 1968, 708 p.

de sujets identiques, dans laquelle l'individualité de chaque unité n'est pas considérée. On multiplie des tonnes de charbon ou de pétrole, des têtes de bétail, ou l'on en réduit le nombre ; on ne s'attendrit sur aucune d'elles. Dans chaque homme, au contraire, ce qui prime c'est sa personnalité propre. Cependant, les hommes étant des être distincts dans la matière, ils ont entre eux et avec l'univers des relations de quantité. Chaque vie humaine est une de plus.

La question du nombre est, en ce qui concerne la fécondité humaine, indissolublement liée à celle de la qualité, des conditions de vie et des objectifs des parents, des autres membres de la famille, de la société... Il semble néanmoins que, comme procédé de recherche, il est utile de concentrer l'attention sur le nombre, sans oublier pour autant les autres aspects.

Avant de tenter une réponse à la question de la signification, il peut être stimulant de rappeler, sans viser à être exhaustif, quelques positions prises en la matière.

Diverses positions

Un des textes les plus frappants que nous ayons rencontrés est celui de A. Young (1741-1820) dans sa *Political Arithmetic*, p. 47 : « A mon sens, la population est un objet secondaire. L'on doit cultiver le sol d'une manière qui lui fasse produire le plus possible, sans s'inquiéter du reste. De quelle utilité serait, dans un état moderne, l'existence d'une province qui serait cultivée par des propriétaires paysans, à la façon de l'ancienne Rome ? A quoi cela servirait-il, sinon à produire des hommes ? Ce qui, de soi, est d'une parfaite inutilité. » Ainsi, produire des marchandises, accroître le gain, est primordial ; les hommes ne sont intéressants que dans la mesure où ils permettent d'augmenter les profits. En faire subsister davantage, même lorsque cela est parfaitement possible, n'a aucun sens. Ils sont un « objet secondaire ».

Facilement même, les hommes seront considérés comme des gêneurs, voire comme un désastre. « Il y a de la place dans le monde, sans aucun doute, même dans les vieux pays, pour un fort accroissement de la population, à supposer que le progrès technique continue et que le capital augmente. Cependant, et même si cet accroissement est inoffensif, je vois peu de raisons, je l'avoue, de le souhaiter. La densité de la population nécessaire pour que l'humanité bénéficie au plus haut degré de tous les avantages de la coopération et de la vie sociale se trouve atteinte dans tous les pays les plus peuplés... Il n'est pas bon pour l'homme d'être contraint de vivre continuellement en présence de ses semblables... comme

il n'y a pas de plaisir à contempler un monde où rien n'est laissé à la spontanéité de la nature. » Ces lignes sont extraites d'un chapitre où J. Stuart Mill (1806-1873) expose les avantages d'une population stationnaire (*Principles of Political Economics*, Book IV, ch. VI, 2). Si sa manière de voir avait prévalu, c'est plus de vingt-cinq millions des Britanniques actuellement en vie qui n'existeraient pas. Combien se sentent de trop dans leur pays ? Quant à la disparition des charmes d'une nature vierge, c'est la volonté de plus en plus efficace d'en profiter et de l'exploiter qui les compromet ; chemins de fer, barrages, téléfériques, ne sont pas, au premier chef, les résultats de l'expansion démographique.

Plus récemment, W. Vogt déclarait : « Malheureusement, malgré la guerre... la population de l'Europe... a augmenté d'environ 11 millions entre 1936 et 1946... On ne dira jamais assez que cette multiplication correspond à l'incendie d'un entrepôt de produits alimentaires [2]. » Ainsi donc, pas de différence entre une pure perte de ressources et l'existence de millions d'hommes !

Que l'humanité ait fait son plein, c'est au demeurant une idée ancienne : saint Thomas, dans son commentaire de la Première Epître aux Corinthiens, l'attribuait à saint Paul, qui n'a rien dit de la procréation et de l'éducation, « parce qu'il considère le genre humain et le peuple de Dieu comme suffisamment accrus en nombre pour qu'on ne doive plus parler de la nécessité de se marier suivant l'*officium* (la tâche) de la nature humaine [3]. » Nous retrouvons la même manière de voir chez certains de nos contemporains. « Durant des centaines de millénaires, écrit H. Huijgers, l'homme a dû s'implanter sur la terre dans une lutte presque désespérée contre les dangers extérieurs et intérieurs. Une procréation maximale était une condition indispensable pour l'établissement de l'homme et l'exercice de sa domination [sur l'univers]... La première partie du verset de la Genèse (Croissez et multipliez), la condition, l'emportait sur la seconde (et soumettez la terre). Depuis six mille ans à peine la rationalité s'est développée et est venue de plus en plus en aide à l'homme pour son implantation... Peut-on encore interpréter la sexualité et la procréation de la même manière qu'autrefois dans leur relation avec la *natura humana* ?... Etant donné la situation de l'homme aujourd'hui et dans l'avenir, n'est-il pas justement requis de limiter la multiplication de manière qu'elle continue à servir l'humanisation des tâches humaines [4] ? » Ce texte est intéressant par la vaste pers-

2. *La faim du monde*, Paris, Hachette, 1950, p. 249.
3. S. PINCKAERS, *Ce que le Moyen Age pensait du mariage*, dans *La Vie Spirituelle, Supplément*, n° 82 (sept. 1967) 430.
4. Dans l'ouvrage collectif *Optimale nataliteit*, p. 182 s.

pective qu'il ouvre et par l'idée, déjà rencontrée plus haut, qu'une certaine densité de la population est une condition pour la maîtrise du monde. Mais, sous réserve des limites dont nous parlerons plus bas, n'est-ce pas au moment où cette maîtrise s'affirme qu'il faut songer à en faire profiter un plus grand nombre d'humains ?

De son côté, dans un commentaire à *Populorum Progressio* [5], J.-M. Aubert écrit : « Ce commandement (soyez féconds et multipliez, *Gn 1*, 28) prend sa dimension humaine *comme moyen essentiel pour la réalisation spécifique de l'homme* (souligné par l'auteur), celle de dominer l'univers. La fécondité n'est pas un absolu ; elle est un moyen pour l'humanité d'atteindre la plénitude de la communauté terrestre (au sein de laquelle s'édifie le Royaume de Dieu) et d'assumer la régence du cosmos pour la plus grande gloire de Dieu. » Il me semble que l'auteur intervertit ici l'ordre des fins et des moyens. La fécondité n'est pas un absolu, c'est vrai. Mais la régence du cosmos n'a de sens qu'au service des hommes. C'est en eux, et non pas dans un univers bien ordonné, que Dieu trouve sa gloire.

Enfin il convient de s'arrêter à une formule fréquente dans la morale classique et encore employée de nos jours : la procréation a pour fin le maintien de l'espèce humaine (on retrouve son analogue dans le maintien de la population d'une nation). Elle me paraît doublement déficiente.

— D'abord, à l'encontre de ce qui vaut pour les animaux, chez les hommes, ce n'est pas l'espèce qui importe [6], mais les personnes qui la composent. Chez les animaux, les individus sont subordonnés à l'espèce et celle-ci aux hommes. On détruit l'espèce « loup », on réduit l'espèce « cheval », on développe l'espèce « vache » ; du moment que nous avons la viande et le lait, la force motrice dont nous avons besoin, le reste dans l'espèce est secondaire. Chez les hommes, chaque personne est, sans doute, porteuse de l'espèce, mais elle est avant tout une fin en soi. Il s'agit moins d'une espèce que d'une communion des personnes entre elles.

— Ensuite, pourquoi la « conservation » de l'espèce ? Et que signifie ce mot ? Maintien de l'effectif atteint à un moment donné ? Pourquoi ? Ou bien : juste ce qu'il faut pour que le flot de la vie ne tarisse pas ? Ce serait peu de chose et, encore, pourquoi ? Historiquement, nous l'avons vu, le destin de l'humanité n'a pas été la « conservation », mais une expansion à travers les millénaires. Et nous reprenons notre question : pouvons-nous y décou-

5. Ed. de Fleurus, p. 246.

6. On connaît la phrase de Marx : « La mort est la dure victoire de l'espèce sur l'individu » ; nous ne saurions l'admettre.

vrir une signification, une valeur morale ? Pour répondre, il nous faut saisir le sens profond de chaque existence.

Une valeur en soi

La foi — la réflexion philosophique comme ébauche — nous enseigne que chaque nouvelle vie humaine est essentiellement un don, un appel personnel adressé par Dieu dans le Christ. Quelles que soient les conditions dans lesquelles elle a été conçue ou dans lesquelles elle évolue, Dieu ne s'en désintéresse pas ; Il l'assume. L'enfant illégitime, les enfants dont la procréation est — ou est dite — irresponsable, sont aimés de Dieu et proposés à notre amour, quelles qu'aient pu être la faiblesse, la culpabilité de leurs parents ou du milieu social qui a déformé ceux-ci. C'est là le témoignage du Seigneur dans l'Evangile : son souci pour chacun des plus petits d'entre les hommes, sa miséricorde pour les pécheurs, son appel à la conversion et à l'amour mutuel. Chaque homme, en communion avec les autres, peut, par la fidélité à sa conscience et à la grâce, participer de plus en plus à la perfection et au bonheur de Dieu. Il est appelé, à travers les joies et les peines de la vie temporelle, à travers ses efforts, ses chutes et les pardons, à sceller volontairement sa destinée éternelle de communion sans fin et sans voiles avec Dieu et les autres hommes ; seul son refus définitif peut l'en priver. Possibilité d'un bonheur incomparable, la vie est un don magnifique.

Chaque personne est une fin en soi. Elle ne peut pas être considérée ou voulue comme un instrument au service de la puissance politique, de l'économie, même pas de la satisfaction affective de ses parents. Sans doute, chacun apportera normalement sa contribution dans la famille, dans la société. Mais c'est d'abord pour elle-même que la personne doit être voulue, ce qui n'apparaît pas toujours dans certaines politiques natalistes.

La valeur de chaque vie humaine est reconnue dans le dévouement des parents à leurs enfants — souvent émouvant dans les milieux les plus pauvres, comme ceux des favellas d'Amérique latine —, dans les risques auxquels s'exposent des alpinistes, des mineurs pour sauver des camarades en danger. Il s'agit alors de vies présentes. Mais ne faut-il pas concevoir, anticiper en quelque sorte, la valeur originale et la capacité de bonheur que seraient des existences nouvelles et, de la sorte, élargir notre horizon ?

Etant donné le bien éminent qu'est la vie pour celui qui la reçoit, étant donné la relation d'amour à laquelle sont appelés ceux qui la transmettent, étant donné l'apport original à la société qu'est chaque nouvelle existence, la faculté de « mettre au monde » est une

des plus élevées de l'homme et son exercice une des réalisations les plus éminentes de son existence et de la vie sociale.

Pas une valeur absolue

Pour que l'homme puisse réaliser sa destinée, pour qu'il soit vraiment « mis au monde », il ne suffit pas qu'il naisse ; il faut encore que, par l'éducation et la variété des rapports sociaux, il soit rendu capable d'assumer graduellement ses responsabilités à l'égard de lui-même et des autres hommes, devant Dieu et devant l'histoire (cette nouvelle forme d'humanisme dont parle Vatican II, dans *Gaudium et Spes,* 55) ; il faut qu'il puisse prendre une part, si modeste soit-elle, dans le développement de l'humanité et celui de l'histoire du salut, selon les étapes de ceux-ci.

L'homme n'entre pas dans cette destinée et ne peut pas la réaliser sans le concours des autres hommes, collaborateurs indispensables de Dieu : au premier chef, les époux qui appelleront à la vie et qui seront les premiers responsables de l'éducation, mais aussi, de manière plus ou moins proche, les autres hommes, suivant l'organisation sociale.

Les ressources physiques, psychologiques, sociales qui existent à un moment donné ne sont pas illimitées et elles sont requises aussi en partie pour d'autres activités. Doués de réflexion et de prévoyance, les époux et les responsables de la vie sociale ne peuvent s'en remettre à la fatalité ou à une Providence mal comprise. En outre, œuvre d'amour et de liberté, la transmission de la vie ne peut être une contrainte écrasante pour ceux qui en sont les auteurs, ni aboutir à une condition déprimante pour ceux qui en sont le terme. Plus s'accroît notre sens de la valeur de chaque personne, plus augmente d'une part la signification du don généreux de la vie, mais plus aussi s'impose la considération des conditions dans lesquelles ce don sera fait.

Toutefois, et il faut le souligner, même dans des conditions pauvres, la dignité des personnes peut être respectée [7]. Autre est la signification de la pauvreté, d'une mortalité élevée, de l'analphabétisme dans une population primitive qui ignore encore les moyens de les surmonter, autre dans une société techniquement avancée ou mieux informée. C'est l'égoïsme, le mépris, la négligence, qui dégradent ceux qui en sont les victimes. Lorsque l'évolution historique a montré ce qui est réalisable pour les hommes à un moment donné, il devient psychologiquement intolérable d'en être exclu

7. Voir le livre admirable, encore qu'unilatéral, de S. GRAFTEAUX, *Mémé Sans-terre*, Marabout, 1976, 185 p.

et moralement coupable d'en exclure les autres. Nous aurons à y revenir.

Les ressources ne sont pas déterminées une fois pour toutes. La créativité propre à l'homme lui permet de les découvrir de plus en plus et d'assurer ainsi des possibilités de vivre pour un plus grand nombre. Dans son ouvrage *Les avantages et inconvénients d'une population stationnaire,* J. Stassart écrit : « Les malthusiens estiment qu'une population stationnaire peut utiliser plus de ressources pour sa consommation et ses loisirs, qui sont en définitive les raisons ultimes de l'activité économique. » On est en droit de mettre ceci en doute et de croire qu'assurer à un plus grand nombre d'hommes la possibilité de vivre d'une manière suffisamment digne serait, pour l'activité économique, un objectif pour le moins aussi valable.

Valeur en soi, au sens défini plus haut, la multiplication des hommes doit être proportionnée aux ressources disponibles dans la famille et dans la société. Ces ressources, il faut les considérer d'une manière non pas statique, mais dynamique. Mettre en valeur le monde pour pouvoir mettre plus d'hommes au monde et pour les y faire mieux vivre, telle semble être la destinée de l'humanité.

Evolutions diverses

L'évolution de la population mondiale, dont nous avons signalé les grands traits au début de cet article, est, en fait, très peu homogène. Nous nous limiterons ici aux grands contrastes de notre époque : d'une part l'évolution des pays industrialisés à très basse fécondité, d'autre part celle des pays en développement et en croissance démographique très rapide. Nous ne parlerons pas des pays qui se situent entre ces extrêmes.

Alors que durant les siècles précédents l'Europe avait connu une croissance démographique lente et irrégulière, elle manifeste au XIX[e] siècle un essor puissant. « De la fin des guerres napoléoniennes au début du premier conflit mondial, l'Europe vit sa population s'élever de moins de 190 à plus de 400 millions d'habitants, en dépit d'une émigration d'ampleur inouïe qui semait à travers le monde de ' nouvelles Europes ' [8]. » Ce fut là une croissance sans exemple dans l'histoire de l'humanité. Il faut y distinguer deux phases qui marquent spécialement l'Europe occidentale en pleine industrialisation. Durant la première, qui va jusqu'aux environs de 1870, la mortalité est fortement réduite par les progrès de la mé-

8. Cf. M. Reinhard, *op. cit.*, p. 315.

decine et de l'hygiène, par la raréfaction des famines et des épidémies. La natalité reste relativement élevée, tout en portant déjà les signes d'une réduction volontaire surtout en France. Vers 1870 commence la seconde phase. La natalité baisse et se réduit de moitié, voire des deux tiers. A titre d'exemple nous donnons ici les taux de natalité et de mortalité pour 1000 habitants en France et en Angleterre.

Années	France		Royaume-Uni	
	natalité	mortalité	natalité	mortalité
1830	30	25	36	22
1870	26	24	35	22
1910	20	19	28	15
1978	14	12	12	12

La mortalité a fortement décru, la natalité plus encore. Dans plusieurs pays le remplacement des générations n'est plus assuré. Pour qu'il le soit il faudrait, dans les conditions actuelles, une moyenne de 2,1 enfants par famille. En 1977 la moyenne était de 1,8 en France et en Belgique, de 1,6 aux Pays-Bas et en Autriche, de 1,5 en Suisse et de 1,4 en Allemagne Fédérale [9].

Ces pays sont en état virtuel de dépopulation. Si dans plusieurs d'entre eux il n'y a pas encore diminution du nombre global des habitants, cela tient à une structure par âges qui limite temporairement le nombre des décès.

Les principaux pays de colonisation européenne sont engagés dans le même processus. En 1978 la natalité était voisine de 15 pour mille aux Etats-Unis, au Canada, en Australie et en Nouvelle-Zélande [10].

Une autre manière de faire ressortir la chute de la fécondité consiste à comparer les probabilités d'agrandissement des familles en différentes années. Les indices a_0, a_1, ... indiquent la probabilité, pour 1000 familles, de passer de 0 à 1 enfant, de 1 à 2 et ainsi de suite. Nous reproduisons ici les chiffres établis pour la Belgique [11].

Année	a_0	a_1	a_2	a_3	a_4	a_5	a_6
1944	886	726	658	664	649	639	619
1964	867	782	627	606	550	558	567
1974	794	615	362	314	298	333	352

9. Voir *Population and Development Review*, June 1979, 379.

10. Les données relatives aux dernières années proviennent généralement d'une publication de l'Institut National d'Etudes Démographiques (INED) de Paris, reproduite dans *Doc. Cath.*, n° 1770 (2-16 sept. 1979) 788-790.

11. Aimablement communiqués par Chr. Wattelar, du Département de Démographie à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve.

Ainsi donc, en 1974, 20 % des femmes mariées n'avaient pas d'enfant, au lieu de 11 % en 1944. Mais ce qui est le plus notable, c'est l'effondrement des probabilités d'agrandissement de la famille après le deuxième enfant, le refus de plus en plus affirmé du troisième enfant et des suivants. En 1944 le troisième enfant, celui qui est requis pour le remplacement des générations et une légère croissance, était reçu dans les deux tiers des familles ; en 1974, on en est à peine au-dessus d'un tiers.

En un siècle, les pays industrialisés de l'Europe occidentale sont passés d'une croissance annuelle voisine d'un pour cent à la stagnation et à la dépopulation virtuelle. Les pays d'immigration européenne suivent le même processus à une allure accélérée et cette évolution se retrouve au Japon.

A l'opposé de ces pays au bord du déclin démographique, il en est d'autres qui connaissent une puissante expansion naturelle. Ils se situent au sud du trentième parallèle nord, en Afrique, en Amérique latine et en Asie. Faute de documentation statistique, il n'est pas possible de décrire leur évolution. Il semble que jusqu'après la seconde guerre mondiale ils aient connu une natalité et une mortalité élevées. Dans la suite la mortalité diminua fortement, tandis que la natalité se maintenait, augmentant même par suite de l'amélioration des santés et de la structure très jeune des populations.

Plutôt que de nous attacher à un passé très conjectural, nous considérerons la situation actuelle [12]. Elle est résumée dans le tableau suivant (chiffres pour 1000 habitants).

Continent	Natalité	Mortalité	Croissance naturelle annuelle
Afrique	46	17	29
Amérique latine	35	8	27
Asie *	36-40	15	20-25

* Sans l'Asie de l'Est (Chine, Japon, Corée...) ni l'URSS.

Il est utile de rappeler que d'une croissance d'un pour cent (ou de dix pour mille) résulte un doublement en 70 ans.

Passant des continents aux pays, nous trouvons des chiffres encore plus impressionnants. Nous retenons les principaux (taux pour 1000 habitants).

12. Voir le document de l'INED cité note 10.

Pays	Natalité	Mortalité	Croissance naturelle annuelle
Nigeria	50	18	32
Kenya	51	12	39
Rwanda	50	19	31
Irak	47	13	34
Afghanistan	50	27	23
Nicaragua	47	12	35
Mexique	41	7	34

Comme nous l'avons dit plus haut, nous ne relevons ici que des cas extrêmes. Très nombreux sont les pays dont l'accroissement naturel est de l'ordre de deux pour cent, ce qui signifie un doublement en quelque 35 ans. La masse des habitants de ces pays confère à leur évolution une importance primordiale.

Conscience morale

Les évolutions récentes que nous venons de rapporter comportent un appel aux consciences.

Dans les pays où la population est stationnaire, voire régressive, tandis que le développement économique a atteint un niveau élevé, la parenté responsable nous paraît exiger une fécondité plus généreuse, moins restrictive. Ce n'est pas, nous l'avons dit, que le maintien d'une population soit un impératif. Le véritable mal est que les conjoints, se repliant sur eux-mêmes, ne répondent pas à leur vocation de donner la vie.

Cette vocation a été rappelée par Vatican II :

> Les enfants sont le don le plus excellent du mariage et ils contribuent grandement au bien des parents eux-mêmes. Dieu ... a béni l'homme et la femme, disant : « Soyez féconds et multipliez-vous » (*Gn 1,* 28). Dès lors un amour conjugal vrai et bien compris, comme toute la structure de la vie familiale qui en découle, tendent ... à rendre les époux disponibles pour coopérer courageusement à l'amour du Créateur et Sauveur qui, par eux, veut sans cesse agrandir et enrichir sa propre famille ... Lorsque les époux chrétiens, se fiant à la Providence de Dieu et nourrissant en eux l'esprit de sacrifice, assument leur rôle procréateur et prennent généreusement leurs responsabilités humaines et chrétiennes, ils rendent gloire au Créateur ... Il faut accorder une mention spéciale à ceux qui, de commun accord ... acceptent ... d'élever dignement même un plus grand nombre d'enfants » (*Gaudium et Spes,* 50).

Ces paroles nous semblent particulièrement adaptées aux pays industrialisés de l'Europe et à ceux d'outre-mer qui sont issus de l'Europe. Depuis deux siècles ils ont accumulé des moyens de production et des biens matériels. Ils ont en même temps accru leur possibilité d'intervention en faveur de la santé, de l'éducation, des loisirs et de la création artistique, et c'est heureux, mais, en sens

inverse, ils se sont montrés de plus en plus parcimonieux, sinon avares, dans le don de la vie. On ne peut pas dire qu'ils y sont amenés par la surpopulation. Des pays comme les Etats-Unis, l'Australie ou le Canada ne manquent pas de ressources ni d'espace ; nos vieux pays se sont montrés capables de recevoir une population abondante et même croissante.

Le Magistère devait donc réagir face au repliement des couples et de la société sur eux-mêmes. Il appartient spécialement aux chrétiens de ne pas se conformer à cette avarice croissante et de donner l'exemple de la générosité, d'agir dans la société et pour elle, afin que soient aménagés les espaces économiques, psychologiques, culturels, permettant d'accueillir un plus grand nombre d'enfants. Ceci suppose qu'on promeuve une politique familiale adéquate.

D'un point de vue purement naturel, A. Landry écrivait il y a une trentaine d'années :

> Si les hommes étaient plus avisés, ils sauraient mieux donner leur prix [13] aux jouissances de toute sorte qui les sollicitent ou qui s'offrent à eux... Il est des éléments [de bonheur] qui sont fondamentaux et qui, une fois pourvu aux nécessités matérielles de l'existence, contribuent au bonheur plus que tout ce qui s'achète. Il s'agit de ces éléments qui répondent aux besoins de notre activité et de notre affectivité... Il s'agit, enfin, du sentiment même de la vie qui est lui aussi une source permanente de bonheur à la condition que l'on soit préservé de la misère soit physique, soit morale... dans la mesure où le bonheur vient des affections échangées, du dévouement dépensé, et cette mesure est très grande, c'est surtout au sein de la famille qu'on le goûtera... Est-il besoin, maintenant, de faire ressortir que tout ce qui vient d'être dit, en modifiant profondément la notion de bien-être... tend à donner plus d'importance à la quantité de vie comme facteur intervenant dans la détermination de l'optimum de la population [14] (et de la famille) ?

Plus récemment, et se plaçant au point de vue de la psychologie, C.W. Baars pouvait dire :

> Comme psychiatre chrétien préoccupé de restaurer en l'homme la capacité de goûter le bonheur pour lequel il a été créé, je me réjouis de ce que, à notre époque de contraception-avortement, un congrès consacré à la régulation naturelle de la fécondité soit possible... Si l'on se rendait assez compte que l'égoïsme et l'égocentrisme sont des symptômes d'immaturité et de certains troubles affectifs..., on serait incapable, en conscience, de promouvoir ou de tolérer comme inoffensifs les contraceptifs ou l'avortement comme moyens de régler la fécondité ou la population [15].

Pour mieux éclairer les consciences et pour mieux fonder les directives du Magistère, la psychologie aurait à déterminer plus précisé-

13. Leur *véritable* prix.
14. *Traité de démographie*, Paris, Payot, 1945, p. 583 s.
15. Dans *Proceedings of a Research Conference on Natural Family Planning*, édit. W.A. Uricchio, Washington, The Human Life Foundation, 1973, p. 193.

ment l'importance d'un nombre plus ou moins grand d'enfants pour l'épanouissement affectif et actif des parents et pour l'épanouissement des enfants les uns par les autres. Ceci a été relevé lors d'un congrès récent : « Comme psychologues, nous sommes incapables de répondre à certaines questions des plus fondamentales. Pourquoi les gens ont-ils des enfants ? Quelle est la valeur des enfants pour les gens ? Si les enfants sont le bien le plus important que beaucoup de gens possèdent ou créent, par quoi est-il possible de compenser leur absence [16] ? »

Il faudrait poser des questions analogues au niveau des nations. La restriction des naissances amène une modification du volume de la population et de sa répartition par groupes d'âge. A titre d'exemple, nous donnons ci-après le pourcentage que représente chacun de ceux-ci dans l'ensemble de la population belge.

Année	0-19 ans	20-29 ans	40-59 ans	60 ans et plus
1900	41	31	18	10
1911	30	27	25	18
1970	31	26	24	19
1985 *	28	31	23	18

* Projection aimablement communiquée par Chr. Wattelar.

Se référant à des études récentes concernant divers pays occidentaux on a pu écrire : « L'influence des facteurs démographiques, en tant que variables indépendantes, sur les variables dépendantes [économiques] avait généralement été surestimée et une approche plus raffinée de la réalité conduit à lui donner une importance plus modeste [17]. » Cette faiblesse relative de l'influence exercée par l'évolution démographique sur l'économie permet de s'attacher d'autant plus aux autres finalités que l'on peut avoir en vue sur le plan familial ou national, notamment la « quantité de vie » au sens défini plus haut et un niveau suffisant de jeunesse dans la répartition de la population par classes d'âge, cela pour des raisons psychologiques qu'il y aurait lieu de déterminer.

« La question n'est peut-être pas tant de savoir si le système économique... peut résister aux coups de boutoir d'un accroissement naturel négatif et d'une augmentation de la population âgée

16. J.M. BARDWICK, « Psychodynamics of Contraception with Particular Reference to Rhythm », *ibid.*, p. 208.

17. P.-M. BOULENGER, A. LAMBERT, A. THOREAU-SONNET, *Modèle Odyssée-Belgique.* Les limites de la décroissance. Présentation générale, DT n° 1, Université Catholique de Louvain-la-Neuve, Département de Démographie, 1978, p. 2. — Voir surtout Th.J. ESPENKDALE, *Zero Population Growth and the Economics of Developed Nations,* dans *Population and Development Review,* Dec.

que de savoir si le type de démographie et les structures économiques sont compatibles avec les valeurs poursuivies par ces sociétés [18]. »

Il y a de sérieuses raisons de croire que dans les pays de « l'Ouest » une fécondité responsable devrait être plus élevée qu'elle ne l'est actuellement. Ceci n'empêche pas que cette fécondité doive rester une fécondité réglée et limitée. « En l'absence de toute limitation des naissances, la fécondité atteindrait un niveau moyen de dix enfants par femme [19]. » Par ailleurs, puisqu'ils en ont de plus en plus la possibilité, les époux pourront avoir, pour des raisons plus ou moins pressantes, la préoccupation de déterminer le temps des naissances, voire de les arrêter définitivement. La parenté responsable se présente donc de diverses manières.

Dans bon nombre de pays en développement où le taux de la croissance démographique est élevé, il semble qu'une réduction de la natalité est souhaitable. D'abord dans l'intérêt des familles. Autrefois elles perdaient un quart de leurs enfants avant qu'ils atteignent un an. Aujourd'hui cette mortalité infantile est passée à 14 % en Afrique, à 10 % en Asie et à 8,6 % en Amérique latine [20], et la réduction de la mortalité reste élevée aux âges immédiatement supérieurs. A nombre égal de naissances, la charge pour les parents est devenue plus lourde. Là où la famille élargie fait place à la famille nucléaire, celle-ci risque d'être seule à porter cette charge, tout en étant encore sollicitée par la parenté plus large.

Du point de vue de la nation dans son ensemble, la croissance de la population peut être compatible avec les ressources naturelles et même requise pour la mise en valeur de celles-ci. Mais autre chose est une croissance modérée, permettant une adaptation des structures sociales et économiques, autre chose une poussée massive et rapide qui entrave les changements nécessaires. Ce n'est pas seulement une question de nombre absolu, mais de temps. Le rythme de la croissance démographique ne doit pas être seulement compatible avec les capacités des familles ; il faut en outre que cette croissance n'absorbe pas la totalité des ressources de la nation en personnel qualifié pour la médecine et en capitaux requis pour une politique de la santé et de l'éducation, pour la mise en place et la direction des entreprises. Autrement dit, il faut que les investissements démographiques (ceux qui sont réclamés par la simple croissance de la population) n'empêchent pas les investissements

18. P.-M. Boulenger . . , *loc. cit.*
19. G. Calot, Directeur de l'INED, dans *Le Monde*, 2 oct. 1979.

économiques (ceux qui sont nécessaires pour une élévation du niveau de vie).

Toutefois, en matière de limitation des naissances dans ces pays, il faut garder présents à l'esprit les points suivants.

Cette limitation ne peut être que graduelle, car elle suppose une modification des mentalités et des structures sociales. Elle demande en premier lieu que les parents ne soient pas immergés dans les problèmes de la subsistance immédiate. « Pourquoi penser à demain ? Les problèmes d'aujourd'hui nous suffisent », disent les pauvres gens des Philippines [21]. La Conférence Mondiale de la Population qui s'est tenue à Bucarest sous les auspices de l'ONU estimait que le problème de la croissance démographique rapide est étroitement lié au sous-développement et à la mauvaise répartition des richesses. Aux Philippines, une action est entreprise pour améliorer les conditions de vie d'une population très pauvre ; elle a comme résultat un progrès sensible de l'idée et de la mise en pratique de la parenté responsable.

Par ailleurs un freinage trop rapide de la fécondité provoquerait une démographie chaotique, bouleversant les structures par âge et entraînant des alternances brutales de haute et de basse fécondité. Ceci a été démontré dans une étude supposant que la population du Mexique arriverait en l'an 2000 à une croissance zéro [22]. Commentant cette étude, A. Sauvy écrivait : « *Une population en marche ne s'arrête pas plus facilement qu'une voiture*. Celle-ci ne passe à la vitesse zéro que si elle rencontre un platane ou un mur [23] » et, ajouterions-nous, après une succession d'embardées. « Une autre solution . . . est concevable : maintenir constant le nombre des naissances, ce qui suppose, pendant quelque temps, une baisse de natalité », celle-ci passant de 45 à 26,5 pour mille en 18 ans, ce qui est rapide. « Sur ces bases, la population du Mexique atteindrait environ 130 millions d'habitants en situation stationnaire » [24] au lieu de 68 millions actuellement.

Un bon nombre d'auteurs s'inquiètent de la croissance démographique rapide dans des pays peu développés. Ils ont raison de signaler les graves problèmes qu'elle pose. Mais ils n'indiquent pas les limites d'un freinage possible.

---

21. M. RAMIREZ, « A Socio-Economic Approach to Responsible Parenthood : a Case Study », dans *Amore fecondo responsabile*. A dieci anni dalla « Humanae Vitae ». Atti del Congresso Internazionale, Milano 21-25 giugno 1978 (titre répété en anglais et en français), Milan, Centro Internazionale Studi della Famiglia, 1978, 571 p.

22. J. BOURGEOIS-PICHAT & Si-Ahmed TALEB, *Un taux de croissance nul pour les pays en voie de développement en l'an 2000. Rêve ou réalité ?*, dans *Population* 25 (1970) 957-974.

23. A. SAUVY, *Croissance zéro ?*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 99.

Comme le doublement d'une population en vingt ou trente ans soumet les familles et les nations à des tensions redoutables, ainsi la réduction de la croissance, dans le même laps de temps, jusqu'au niveau zéro n'est pas concevable sans de véritables catastrophes. Faut-il rappeler que la réduction du taux de natalité de 36 à 17 pour mille au Japon entre 1945 et 1960 n'a été obtenue qu'au prix de dizaines de milliers d'avortements et que, même à ce prix et au prix de graves perturbations dans la structure par âge, la croissance zéro ne sera atteinte qu'à la fin de ce siècle [25] ?

Si la limitation des naissances doit être graduelle, il importe de s'y engager sans délai. « Au recensement de 1975 les Philippines comptaient 42 millions d'habitants, soit quatre fois et demie autant qu'au début du siècle. La natalité actuelle est de 36 pour mille. On a calculé que si les femmes mettaient au monde deux fois moins d'enfants que maintenant, la population serait de 73 millions à la fin du siècle. Si les femmes avaient seulement deux enfants [26], la population serait de 64 millions à la même époque [27]. »

Mais, à force de regarder vers l'avenir à quelque vingt ans d'ici, nous risquons d'oublier ce qui se passera dans l'intervalle et ce qui s'est produit dans les années récentes. Les hommes nés de l'essor démographique sont là et les prémisses inéluctables de notre avenir prochain sont présentes. Nous devons considérer ce monde où il y a quatre milliards d'habitants, dont une grande partie ont un niveau de vie inadmissible dans les conditions actuelles de production. Il faut penser aux quelque deux milliards qui s'ajouteront dans les vingt années à venir.

C'est dire qu'il importe d'aménager les espaces économiques et sociaux de manière que ces hommes puissent couvrir leurs besoins fondamentaux. Notre solidarité doit être à la mesure de cette humanité élargie, être dynamique. La répartition des avoirs et des pouvoirs ne saurait normalement s'opérer en fonction des morts, mais des vivants et de ceux qui vivront bientôt (« Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants »), ni être mesurée épisodiquement par quelques catastrophes, encore qu'il faille porter secours aux victimes. Plus fondamentalement, nous devons penser en fonction de l'humanité en croissance. C'est à elle et non à une minorité de nantis que sont providentiellement destinés les biens de tout genre. Nous devons, dès maintenant, aménager les instruments et les structures qui répondent aux justes exigences de tous les humains à venir.

---

25. Voir Cl. MERTENS, *Problèmes de population et morale : faisons le point*, dans *NRT*, 1959, 1035.

26. Objectif irréalisable et dangereux, suivant l'étude sur le Mexique citée plus haut.

27. M. RAMIREZ, *art. cit.* (voir *supra*, note 21), p. 217.

Effort considérable et véritable conversion de nos conceptions et de nos actions politiques, économiques, sociales au sens le plus large de ce mot. La croissance démographique interpelle notre conscience de manière grave et urgente.

Fécondité responsable

Les docteurs F. et M. Guy ont fait remarquer que l'attitude des hommes à l'égard de la fécondité a varié au cours des temps et suivant les cultures ; l'évolution a été particulièrement forte durant les dernières décennies[28]. Pendant des millénaires, et encore aujourd'hui dans certains pays ou certains milieux, elle est un événement sur lequel on a peu de prise. Elle est *subie*, acceptée comme une fatalité, souvent considérée comme un don de Dieu ou des ancêtres.

Vers 1680 van Leeuwenhoek met en évidence l'existence des spermatozoïdes, De Graff celle de l'ovule. Près d'un siècle après, Wolff affirme l'égalité du rôle de l'homme et de celui de la femme dans la procréation. En 1880, pour la première fois est observée sur une étoile de mer la fécondation d'un ovule par un spermatozoïde. Vers 1930 Ogino et Knaus mettent en lumière les phases de fertilité et de stérilité au cours du cycle féminin. Depuis lors jusqu'aujourd'hui les études se sont multipliées sur le processus de la procréation. La démographie, l'économie, la psychologie font apparaître la liaison entre la fécondité et les divers phénomènes sociaux. La fécondité est de mieux en mieux *comprise*.

En 1798 Malthus publie son *Essai sur le principe de population*, dénonçant comme la cause fondamentale de la misère l'excédent des naissances sur les ressources disponibles. Il est soutenu par divers économistes (Bastiat, Stuart Mill ...). La fécondité est désormais *suspectée*.

Les sciences médicales progressent, ainsi que les techniques contraceptives. Riches et pauvres désirent limiter leur progéniture, les premiers souvent pour éviter le morcellement de leur patrimoine du fait de la législation moderne en matière de succession, les seconds afin de pouvoir faire sortir leur enfant d'une condition économique lamentable et de ne pas fournir une main-d'œuvre bon marché aux capitalistes ou de la chair à canon aux armées. Les parents de familles nombreuses sont considérés comme des incapables ou des irresponsables. La fécondité est *culpabilisée*. Enfin la mentalité contraceptive conduit à vouloir éviter ou à limiter étroitement les naissances. L'enfant non désiré n'est plus admis, on le détruit par l'avor-

28. « L'essor du concept de fécondité conjugale durant les dernières décades », dans *Amore fecondo responsabile* (voir *supra*, note 21), p. 129-141. Dans les lignes qui suivent, nous nous inspirons largement de cet exposé.

tement, on le prévient par la stérilisation : la fécondité est *niée* dans son résultat ou dans sa source.

Dans cette évolution tout n'est pas négatif. Que la venue d'un enfant au monde ne soit plus laissée au hasard ou à la résignation, que les parents puissent en toute responsabilité déterminer le nombre et l'espacement des naissances, c'est en soi un progrès qu'il faut saluer comme tel. Encore faut-il que cette faculté ne s'exerce pas uniquement dans le sens de la restriction. Nous avons parlé ailleurs du double aspect qui caractérise la vie des conjoints [29]. Il faut rappeler aussi que la fécondité responsable ne va pas sans sexualité responsable ni sans société responsable.

Il n'y a pas lieu, pensons-nous, de revenir ici sur la doctrine du Magistère ecclésial concernant les moyens de régulation des naissances. Elle a été clairement établie par l'encyclique *Humanae Vitae* et dans les explications pastorales données par les évêques. Le Pape Jean-Paul II vient de confirmer cette doctrine en s'adressant aux évêques des Etats-Unis : « Vous avez justement parlé contre la théorie de la contraception aussi bien que contre ses applications pratiques, comme l'avait fait l'encyclique *Humanae Vitae*. Et moi aujourd'hui, avec la même conviction que Paul VI, je fais mien l'enseignement de cette encyclique qui avait été donnée par mon prédécesseur en vertu du mandat conféré par le Christ [30]. » Signalons que les craintes exprimées par Paul VI quant aux effets de la diffusion de la contraception (*Humanae Vitae*, 17) ont trouvé un écho récent chez le Directeur de l'Institut National d'Etudes Démographiques de Paris : « L'effet induit de la diffusion de contraceptifs plus efficaces et la libéralisation de l'avortement peuvent affecter la procréation et la sexualité dans leur ensemble : relations sexuelles hors mariage, conceptions prénuptiales et naissances illégitimes, cohabitation des jeunes, signification du mariage, âge au mariage, fréquence du célibat définitif, etc. Ces effets induits peuvent également se traduire par une modification de l'idéal collectif en matière de dimension familiale et de l'image de l'enfant [et du mariage] dans la société [31]. »

L'encyclique *Humanae Vitae* reconnaissait comme licite pour la régulation des naissances le recours aux périodes agénésiques de la femme. Elle lançait aux hommes de science, aux époux chrétiens, aux foyers, aux médecins et au personnel sanitaire un appel pour qu'ils

29. *L'amour : union et fécondité*, dans *NRT*, 1970, 942-961.
30. *Informations Catholiques Internationales*, n° 544 (15 nov. 1979) 14. Voir aussi l'allocution du Pape aux membres du CLER et de la FIDAF, dans *Doc. Cath.*, n° 1774 (18 nov. 1979) 963-965.
31. G. CALOT, *art. cit.* (voir supra, note 19).

en développent les bases scientifiques et l'application pratique. Cet appel a été entendu. Dans ces onze dernières années la connaissance du cycle féminin et des divers phénomènes qui le marquent s'est considérablement améliorée [32].

Dès avant la promulgation de l'encyclique, des équipes de foyers chrétiens travaillaient dans ce sens en France, au Canada, en Suisse, à l'Ile Maurice... L'encyclique a suscité la multiplication de ces équipes et leur regroupement dans une fédération internationale [33]. « Son objectif premier est de susciter, promouvoir, développer l'éducation conjugale et familiale dans son ensemble et en particulier la régulation des naissances par les approches naturelles basées sur les méthodes de connaissance et d'auto-observation » (art. I des Statuts). Cette fédération unit une cinquantaine d'organisations nationales œuvrant dans les différentes parties du monde. Aux Etats-Unis elle compte 175 centres locaux, en France il y en a 60 [34]. Ces organisations ont non seulement une activité intense de formation et de groupement des foyers, mais aussi de recherche scientifique. La fédération est reconnue par l'Organisation Mondiale de la Santé, qui lui confie certaines recherches ou l'associe aux siennes.

De même, au niveau national, dans bon nombre de pays (France, Philippines, Ile Maurice, etc.), les instances gouvernementales reconnaissent et associent à leur travail les centres de régulation de la fécondité par les rythmes naturels.

Ces centres gardent cependant leur caractère spécifique, et il importe de le signaler : « Tandis que le gouvernement [et la plupart des organisations de planification des naissances] sont très soucieux du nombre des « accepteurs » [de contraceptifs], notre organisation vise à ne pas se limiter à l'aspect biologique des programmes. Persuadée qu'il faut envisager la parenté responsable dans une perspective d'ensemble, elle insiste sur une éducation complète à la vie familiale [35]. » Ce souci d'éducation complète est très important. Il conduit à ne pas envisager la régulation de la fécondité comme une simple question de technique, de truc, mais

32. On trouvera un bon état de ces recherches sous l'aspect médical dans *Amore fecondo responsabile* (voir *supra*, note 21), p. 227-236 (A. BOMPIANI), et dans la première moitié des *Proceedings of a Research Conference*... (cités note 15). — Signalons aussi les rapports du Symposium « Natural Family Planning : Ten Years of Progress », dans *Linacre Quarterly* (Milwaukee), nov. 1978, 323-422.

33. Fédération Internationale d'Action Familiale - International Federation for Family Life Promotion ; secrétariat 1511 K. Street N.W., Washington D.C. 20005 U.S.A. ; section européenne : 16, place Notre-Dame, F 38000 Grenoble.

34. Réunis dans le Centre des Equipes de Recherches (CLER), 9, boulevard de Clichy, F 75009 Paris. Hélas, nous ne pouvons citer aucun organisme analogue pour la Belgique.

35. M. RAMIREZ, au sujet du Family Center des Philippines, dans *Amore fecondo responsabile*, p. 228.

comme une forme de vie. Il « démédicalise » le problème en n'en faisant pas l'affaire du milieu médical principalement, et surtout pas l'affaire de « cliniques » suivant l'habitude peu heureuse des milieux anglo-saxons. L'accent est mis sur l'action de couple à couple, ce qui fait dire à des époux l'un et l'autre médecins : « C'est plus en tant que couple que comme médecins que nous pouvons aider les autres. »

Recevant les membres du CLER et le Conseil d'administration de la FIDAF, le Pape a tenu à les féliciter chaleureusement pour leur fidélité à l'Eglise, pour leurs efforts de recherche et d'aide concrète aux foyers. Il leur a rappelé la réalité sacramentelle du mariage, la portée de l'amour conjugal comme expression de valeurs proprement chrétiennes, l'importance d'une éthique naturelle qui corresponde à une anthropologie bien comprise [36].

La régulation de la fécondité par l'observation des rythmes naturels suppose une connaissance accrue des caractéristiques de la sexualité féminine, c'est-à-dire une meilleure connaissance de la femme pour elle-même et une « reconnaissance » de ces caractéristiques par son conjoint.

Il convient de dire que, dans l'état actuel des recherches, la régulation par les rythmes naturels suppose une discipline, voire une ascèse, de la part des époux. Celle-ci est cependant l'occasion d'une union plus solide, appuyée sur une motivation plus profonde. Elle est un gage de fidélité dans les moments plus difficiles : maladie, séparation temporaire, etc. Elle conduit les époux à valoriser les expressions de tendresse autres que les rapports charnels [37]. La communication de couple à couple permet de dédramatiser certaines difficultés en montrant qu'elles ne sont pas insolites et en indiquant de quelle manière elles peuvent être surmontées. La meilleure connaissance personnelle et réciproque, la communication entre conjoints et entre couples, la maîtrise exercée sur soi-même facilitent la tâche d'éducation sexuelle des enfants et des adolescents, laquelle revient primordialement aux parents.

La continence périodique enfin est participation et soutien de la chasteté qui doit être observée dans la jeunesse, dans tout mariage, et qui trouve une expression particulière dans la chasteté consacrée des prêtres et des religieux ou religieuses, offrande à Dieu et aux autres hommes et femmes.

Plus qu'à d'autres époques se pose aujourd'hui le problème de la paternité responsable, consciente et voulue. C'est avant tout un

36. Allocution citée note 30.

37. Freud indiquait comme éléments intégrants de la sexualité la tendresse, le plaisir et la fécondité.

problème moral. L'évolution — les évolutions — de la population mondiale appellent un « supplément d'âme ». Et tout d'abord, quoi qu'il puisse nous paraître, la croissance rapide des populations pauvres, en raison de la masse immense qu'elles représentent, des besoins élémentaires et urgents qu'elles ressentent et de l'égoïsme épais que nous pratiquons à leur égard. Peut-être y a-t-il là une dimension qui échappe quand il est question de justice entre les peuples, comme aussi la dimension de justice quand il est question des problèmes démographiques. Dans la mesure seulement où nous prendrons conscience du dynamisme et du droit de ces populations, nous pourrons leur proposer une réduction de leur fécondité et les aider à la réaliser, dans une perspective ouverte de valorisation authentique de l'amour et de la sexualité.

Dans les pays à fécondité très basse, le « supplément d'âme » doit conduire à une plus grande générosité dans la transmission de la vie, au courage devant les risques de l'avenir, à l'établissement d'une échelle des valeurs personnelles et sociales où soit accordé plus d'importance à la « quantité de vie » telle que l'entendait A. Landry, telle surtout que nous la révèle la réflexion chrétienne.

L'Eglise — peuple de Dieu et Magistère — se doit d'être présente là où se posent les problèmes que nous avons évoqués. Elle l'est, par exemple, dans la prise de conscience et l'action des évêques de l'Inde, des Philippines, des Etats-Unis. Elle l'est, nous l'avons dit, dans les directives du Pape. Elle l'est dans l'action multiforme des conjoints, des laïcs de tout milieu groupés dans la FIDAF ou des organisations similaires. On peut espérer qu'elle le sera de manière particulièrement prégnante lors du prochain Synode, suivant une requête formulée lors du Synode de 1971 [38].

B 5180 Godinne Cl. MERTENS, S.J.
Carrefour de l'Europe, 3